



**HAL**  
open science

## Polars romains

Jean-François Géraud

► **To cite this version:**

Jean-François Géraud. Polars romains. Journées de l'Antiquité et des Temps Anciens 2016-2017, Université de La Réunion, Apr 2016, Saint-Denis, La Réunion. pp.27-42. hal-01894017

**HAL Id: hal-01894017**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01894017>**

Submitted on 12 Oct 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Polars romains

---

JEAN-FRANÇOIS GÉRAUD  
MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRE CONTEMPORAINE  
CRESOI – OIES  
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

*A Patrick Couillon, helléniste, collègue, ami*

L'héritage classique est l'objet, c'est un affligeant poncif, d'une entreprise d'éradication de l'enseignement, au moment où dans le monde l'accent est mis sur la culture et la diversité de l'éducation, genre *soft power*<sup>1</sup>, que pourraient incarner chez nous les Humanités. C'est surtout l'héritage romain qui nous apostrophe : n'avons-nous pas en effet la connaissance du legs grec que parce qu'il a transité par Rome ? Et quand les Grecs ne cessent de s'interroger sur ce qui les distingue entre eux et des autres, Rome atteint à un rôle universel par une empreinte sur les institutions, la politique, le droit, la religion, la morale, les mœurs, induisant une vision de l'homme qui dépasse l'horizon et le projet individuels<sup>2</sup>. Comme le dit Pierre Grimal « rien de ce qui nous entoure n'aurait été ce qu'il est si Rome n'avait pas existé »<sup>3</sup>. Cet héritage s'exprime en particulier dans la banque de données et de références qu'est l'Histoire romaine, substrat des Humanités car elle a le mérite d'évoquer ce qui a eu lieu.

Il y a de multiples manières d'écrire l'histoire, même si le passé, qui est aboli, ne peut qu'être évoqué. Parmi les productions qu'il suscite, le roman policier historique est un protagoniste inattendu, qui s'impose comme une modalité importante des récits du passé : il attire des lecteurs, alors que la lecture en général semble en perte de vitesse<sup>4</sup>.

Je voudrais m'arrêter sur le cas du roman policier historique qui met en scène l'Antiquité romaine, le « polar romain » : comment les rapports qu'entretient ce genre fictionnel avec l'histoire romaine peuvent-ils contribuer à reconfigurer nos relations avec les Humanités ?

---

<sup>1</sup> Pour la politique américaine (démocrates, Joseph Nye) le « *soft power* » est synonyme de politique d'influence mise en œuvre par l'État, par diverses formes de communication publique, la culture, notamment.

<sup>2</sup> Paul-Augustin Deproost, « L'héritage latin : une culture de l'universel », FEC – *Folia Electronica Classica* (Louvain), 2003, <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/01/Heritage.html>.

<sup>3</sup> Pierre Grimal, *La civilisation romaine*, Paris : Flammarion, 1981, 371 p.

<sup>4</sup> Affirmation à l'emporte-pièce que nuance Bruno Racine (BnF) interviewé par Laure Adler : « Le mot "lecture" recouvre des pratiques très différentes ; je crois qu'en fait, on n'a jamais autant lu qu'aujourd'hui. Ce qui paraît menacé, c'est la lecture solitaire et silencieuse. Les statistiques montrent aussi que le nombre des très grands lecteurs a tendance à diminuer », *Chroniques* (BnF), avril-juillet 2016, p. 21.

Le roman policier, dit-on, relève de la paralittérature<sup>5</sup>, qui regroupe les formes d'écrits en marge de la littérature institutionnelle, et dont le statut littéraire est rendu équivoque par l'absence de reconnaissance. Il s'agit pour l'essentiel de littérature populaire, comme les écrits de colportage, le roman d'aventure, le roman de gare, la science-fiction, le roman à l'eau de rose, et le roman policier<sup>6</sup>. L'ambition littéraire y reculerait devant le divertissement du lecteur.

Avec la nouvelle d'Edgar Poe, *Double assassinat dans la rue Morgue* (1841)<sup>7</sup>, les lois du genre policier sont établies<sup>8</sup> : un crime, un problème, une enquête<sup>9</sup>, l'ensemble se déclinant en roman policier à énigme<sup>10</sup>, roman à suspense<sup>11</sup> et roman noir<sup>12</sup>.

Lié d'une part à l'apparition d'une civilisation industrielle où les villes et leurs faubourgs secrètent des concentrations de pauvres, déracinés et déclassés en partie synonymes, dans la « sociologie » du temps, de voleurs et d'assassins – le glissement s'opère des classes laborieuses aux classes dangereuses<sup>13</sup> – ainsi qu'à l'émergence de la science positive, le récit policier a pour dessein de transformer le mystère en problème. Ce problème révèle la peur de la bourgeoisie qui

<sup>5</sup> Marc Lits, *Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*. Liège : Editions du CEFAL, 1999, 208 p. ; Daniel Fondanèche, *Paralittératures*. Paris : Vuibert, 2005, 734 p.

<sup>6</sup> Depuis quelques années le roman policier historique séduit les lecteurs. Presque toutes les époques accueillent les investigations d'un enquêteur qui traque les criminels d'antan, en une démarche parallèle à celle de l'historien. Les romans policiers représentent aujourd'hui 1/5 des livres publiés en France et 1/4 des livres achetés. Dès les années 20, les romans des « reines du crime » consacrent la prééminence d'un lectorat féminin ; aujourd'hui, les femmes représentent 81 % du lectorat des « polars historiques » : Annie Collovald, Érik Neveu, *Lire le noir : enquête sur les lecteurs de récits policiers*. Paris : Bibliothèque publique d'information, Centre Pompidou, 2004, 344 p. Selon Didier Imbot (Directeur du Masque) : « Il y a un public généralement féminin qui trouve une lecture intelligente dans le roman policier historique », cité dans J.-C. Sarrot, L. Broche, *Le roman policier historique. Histoire et polar : autour d'une rencontre*. Paris : Nouveaux Mondes, 2009, 495 p.

<sup>7</sup> Traduite par Baudelaire dans le recueil *Histoires extraordinaires*.

<sup>8</sup> On lui préfère parfois *Mademoiselle de Scudéry* d'E. T. A. Hoffmann (1818) « même s'il s'agit d'un récit assez linéaire, et d'un roman qui hésite entre l'histoire et l'enquête », A. Bonnemaïson, D. Fondanèche, *Le Polar*. Paris : Le Cavalier Bleu, « Idées reçues », 2009, 127 p.

<sup>9</sup> Menée ici par le chevalier Charles Auguste Dupin.

<sup>10</sup> Il se passe dans un espace restreint ou clos, avec des personnages à la fois témoins, suspects, coupables. Illustré par Agatha Christie (Poirot, miss Marple), en France par Pigasse, Véry, Boileau, Exbrayat, par le belge Simenon...

<sup>11</sup> Le point de départ peut être un crime, plus souvent un personnage victime d'événements déstabilisants : tentative d'assassinat, harcèlement. Créé par William Irish, prolongé par Patricia Highsmith, Mary Higgins-Clark, Harlan Coben, il est illustré en France par Boileau-Narcejac.

<sup>12</sup> Il voit le jour aux USA de la Prohibition avec les œuvres de Dashiell Hammett, puis Chandler, Himes, McBain. Il dresse un tableau sans concession de la corruption, des crimes et de la violence de la société dont le « privé », généralement « *hard boiled* » (dur à cuire) est le révélateur. Illustré en France par Léo Malet, Vernon Sullivan (Boris Vian), Simonin, Le Breton, et Frédéric Dard...

<sup>13</sup> Glissement opéré en 1840 par Honoré Antoine Frégier : *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes, et des moyens de les rendre meilleures* (Paris : J.-B. Baillères, 1840, 2 vol.) et analysé en 1958 par Louis Chevalier : *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle* (Paris : Plon, 1958, rééd. Perrin, 2002).

s'exprime dans *Les Mystères de Paris* (1842-1843) d'Eugène Sue, ou dans la fascination pour le poète-assassin Lacenaire (1803-1836). Une telle menace ne peut être annihilée que par... la police<sup>14</sup> ! Or, malgré la création du sergent de ville (1829), cette institution n'est garante jusqu'au Second Empire que de l'ordre politique : elle est dès lors missionnée pour défendre la propriété et les possédants, par l'action de l'enquêteur qui débouche, en résolvant l'énigme, sur un rétablissement de l'ordre social car le crime est perçu pour l'essentiel comme une marque du désordre social<sup>15</sup>. Aussi Ernest Mandel<sup>16</sup> voit-il dans le roman policier une littérature d'aliénation.

Mais il est indiscutablement l'une des manifestations caractéristiques de la « modernité »<sup>17</sup>. On comprend ainsi que le roman policier aboutisse au néopolar. Au début des années 70, les « enfants de Mai 68 » produisent un roman policier de révolte qui dénonce les aspects noirs de la société française : racisme, bavures policières, corruption, injustices sociales<sup>18</sup>, dont les protagonistes sont des losers, des dropés, des sans-emploi ; leur action est située dans un passé récent qui explique certains dysfonctionnements du présent des lecteurs<sup>19</sup>... Il est illustré par les auteurs Jean-Patrick Manchette, Frédéric H. Fajardie, Thierry Jonquet, Didier Daeninckx<sup>20</sup>.

Tout cela semble bien loin du polar historique, mais en réalité y ramène. Le polar historique en effet apparaît dans les années 1980, en une double réaction, à un essoufflement du néopolar, à une aspiration que la littérature historique ne satisfait pas : « [Dans les années 1960 et 1970], note Umberto Eco, se répandait la conviction qu'on ne devait écrire que pour s'engager dans le présent, et pour changer le monde. À un peu plus de dix ans de là, c'est maintenant la consolation de l'homme de lettres (recouvrant sa très haute dignité)

---

<sup>14</sup> Sous l'Ancien Régime, le pouvoir de police est exercé par les conseils municipaux, mais au XVII<sup>e</sup> siècle à Paris il est retiré à la ville et confié à un officier du roi, le Lieutenant-général de police, remplacé sous la Révolution par le Ministère de l'Intérieur. Eugène-François Vidocq fonde en 1812 la Sûreté générale qu'il dirige jusqu'en 1827 (elle inspire Scotland Yard et le FBI...). Vidocq est persuadé que pour neutraliser les criminels, il faut organiser une branche spéciale de la division criminelle sur le modèle de la police politique de Napoléon. Ses premiers enquêteurs sont principalement des criminels. Dans les années 1820, l'équipe compte 30 hommes, qui réduisent le taux de criminalité à Paris de 40 %.

<sup>15</sup> Le roman policier commence alors par la police ; aujourd'hui il commence par l'énigme.

<sup>16</sup> Dirigeant trotskiste, économiste marxiste (1923-1995), qui définit le « 3<sup>e</sup> âge du capitalisme » ; auteur de *Meurtres exquis. Histoire sociale du roman policier*. Paris : La Brèche-PEC, 1986, 189 p.

<sup>17</sup> Jacques Dubois, *Le Roman Policier Ou la Modernité*. Paris : Armand Colin, 1996.

<sup>18</sup> Marc Riglet, « Aux origines du polar historique », *L'Express* 15/06/2012, [http://www.lexpress.fr/culture/livre/les-origines-du-polar-historique\\_1127238.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/les-origines-du-polar-historique_1127238.html).

<sup>19</sup> Sur les rapports entre le « néo-polar » et l'histoire, voir Dominique Manotti : « Polar et histoire », dans Gilles Menegaldo et Maryse Petit (dir.), *Manières de noir. La fiction policière contemporaine*. Rennes : PUR, 2010, 341 p.

<sup>20</sup> Voir l'analyse d'Ernest Mandel : <http://www.ernestmandel.org/new/ecrits/article/1-assassin-c-est-le-systeme-le>.

qu'on puisse écrire par pur amour de l'écriture»<sup>21</sup>. Les auteurs de polars historiques, apparemment moins dénonciateurs que les auteurs de néopolars, ont pour objectif principal de divertir car le passé, qui par nature dépayse, permet d'échapper à la réalité brutale dans laquelle le néopolar fixe le lecteur : celui-ci retrouve alors le plaisir de la solution d'énigme. D'un autre côté, l'histoire du temps long, des structures – l'École des *Annales*... – en disqualifiant l'histoire politique et les biographies, a fait oublier que l'histoire c'est aussi des histoires, et que leur récit captive et enchante : l'histoire ne redécouvre-t-elle pas le sujet<sup>22</sup> ?

Il y a un débat<sup>23</sup> sur la date de naissance du polar historique : il existe en réalité non quand il y a écriture, mais quand il y a lectorat, c'est-à-dire intérêt pour le genre, soit à la fin des années 70, avec deux auteurs : Ellis Peters (Edith Pargeter) et le premier volume de sa série « Frère Cadfael » (*Trafic de reliques*, 1977), Umberto Eco – qui n'est pas un auteur de polars, tant s'en faut – avec le bestseller planétaire *Le nom de la rose* (1980)<sup>24</sup>.

C'est à mes yeux le roman policier historique centré sur la Rome antique, le « polar romain », qui illustre le mieux ce nouveau procédé de production d'histoire en une mise en récit du passé mi-scientifique mi-fictionnelle. C'est là un type d'évocation de notre héritage culturel le plus proche, le plus partagé et le plus familier, qui opère la réconciliation de l'imaginaire romain de l'universalité avec l'exception culturelle française. L'exotisme, le dépaysement générés a priori par le passé, sont annulés par l'autochtonie, le repayement à la « Rome des anciens jours [...] notre patrie littéraire »<sup>25</sup>.

Albert Du Bois, diplomate belge, est, en 1922, le précurseur du « polar romain » (ill. 1). Du Bois est l'auteur d'une série située sous les julio-claudiens – Tibère, Caligula, Claude et Néron – dont le héros, Saphos Mélambris, est un

<sup>21</sup> Umberto Eco, « *Postille al Nome della rosa* », *Alfabeta* n° 49, 1983. Milano: Bompiani, 1984 ; Trad. Française, *Apostille au « Nom de la Rose »*. Paris : Grasset, 1985, 90 p.

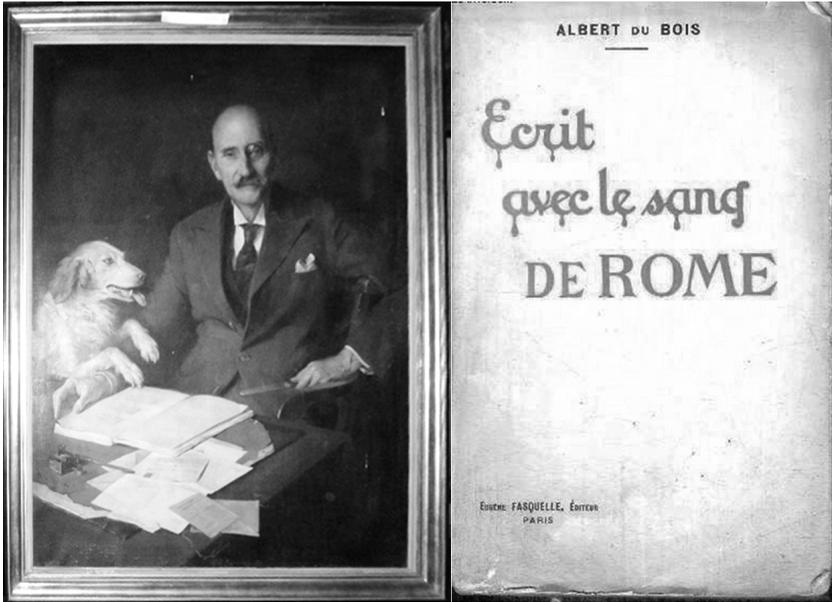
<sup>22</sup> Maurice Domino, « Sujet, texte, Histoire », Actes du colloque éponyme de Besançon, 28 avril 1979. Paris : Les Belles Lettres, 1981, 116 p.

<sup>23</sup> En Chine, au XVIII<sup>e</sup> siècle, est publié un roman anonyme, *Trois affaires criminelles résolues par le juge Ti*, correspondant à la définition du roman policier historique : « Un récit policier imaginaire, situé dans un passé antérieur à la vie de l'auteur », car l'action se déroule dix siècles avant sa rédaction ; découvert par Robert Van Gulik, traduit en anglais, il est publié en 1949. Plus près de nous, on cite *Maître Cornélius*, une nouvelle d'Honoré de Balzac (1831) qui met en scène une enquête de Louis XI en 1479 ; ou les enquêtes du brigadier Gérard, agent secret de Napoléon, d'Arthur Conan Doyle. On a pu faire aussi remonter les origines du genre aux premiers pastiches holmésiens postérieurs au décès de Conan Doyle en 1930...

<sup>24</sup> En France, les collections « Grands détectives » chez 10/18 (1983) et « Labyrinthes » (1997) puis « Le Masque poche » à la Librairie des Champs-Élysées/Éditions du Masque, offrent un large choix de romans policiers historiques.

<sup>25</sup> « Nous sommes citoyens romains, nous tous dont l'enfance a été nourrie de la lecture des poètes, des historiens [...] des bords du Tibre ; nous tous qui [...] avons trouvé pour guides Cicéron, Virgile, Tite-Live... », J. J. F. Poujoulat, *Toscane et Rome : Correspondance d'Italie*. Paris : Dezobry, E. Magdeleine et Cie, 1840.

Arsène Lupin en péplum. Dans son premier roman, *Écrit avec le sang de Rome*, le héros grec, dont les Romains ont fait périr la femme, décide de la venger en tuant cent d'entre eux.



Ill. 1 – Albert Du Bois. *Écrit avec le sang de Rome* (1922)

Le cycle des « Romans de l'Hécatombe », achevé en 1935, est consacré au récit de ces meurtres que le Grec accomplit, non par des moyens violents, mais par escobarderie et fourberie, en flattant les vices de ses victimes.

On retiendra ensuite deux romans de Frédéric Hoé, l'hétéronyme de Pierre Counillon (ill. 2), le père de notre collègue et ami Patrick Counillon qui fut invité de la Journée de l'Antiquité en 2007<sup>26</sup>.

<sup>26</sup> Maître de Conférences en grec, Université de Bordeaux 3. « La découverte de l'océan Indien par les Grecs et les Romains », *Journée de l'Antiquité 2007, Travaux et Documents* n° 33, Université de La Réunion, avril 2008, dir. M. Kissel, 180 p., p. 21-54.



Ill. 2 – Pierre-F. Counillon. *Gare aux flèches, Caius* (1955)

*Gare aux flèches, Caius* et *L'idylle de l'édile* (1955 et 1956<sup>27</sup>), qui relèvent encore de la littérature pour la jeunesse et du roman d'action, mettent en scène, sous Néron, un préteur urbain et un édile dynamiques qui mènent leur propre enquête sur des affaires que certains personnages proches du pouvoir essaient d'étouffer<sup>28</sup>. Henri-Yvon Mermet note, dans le *Dictionnaire des littératures policières* (2003), « Counillon est l'un des précurseurs du roman policier historique »<sup>29</sup>.

Plus près de nous, je signalerai les « hapax » de deux collègues, remarquables spécialistes de l'Antiquité romaine. Jean-Pierre Néraudau<sup>30</sup>, dans *Le mystère du jardin romain*, part d'un fait divers relaté par Tacite, l'étrange défenestration de l'épouse de Plautius Silvanus : une affaire sensible, sur laquelle

<sup>27</sup> Collection « Le Gibet » (Robert Laffont) lancée en 1955, qui publie 18 titres, selon le projet suivant : « Le Gibet, collection historique et policière, se propose d'allier au décor pittoresque les personnages prestigieux du meilleur récit historique avec la fascination et le suspense du roman policier, celui qui, sans faire de la violence et du sadisme sa raison première, et pouvant donc être lu par tous, fascine le lecteur par une action haletante et une intrigue parsemée de points d'interrogation ».

<sup>28</sup> Pour les amateurs intéressés par l'œuvre de F. Hoé/P.-F. Counillon, voir [https://fr.wikipedia.org/wiki/Fr%C3%A9d%C3%A9ric\\_Ho%C3%AB](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fr%C3%A9d%C3%A9ric_Ho%C3%AB) et <http://fichesauteurs.canalblog.com/archives/2008/10/30/11164038.html>

<sup>29</sup> On citera aussi l'*Affaire Caius* de Henry Winterfeld (1953) suivie de *Caius et le gladiateur* (1969).

<sup>30</sup> (1940-1998). Parmi d'autres ouvrages, citons *La Jeunesse dans la littérature et les institutions de la Rome républicaine* ; *Urbanisme et Métamorphoses de la Rome antique* (collab. L. Duret) ; *Être enfant à Rome* ; *Auguste, la brique et le marbre* ; *La Littérature latine* ; mais aussi *L'Olympe du Roi-Soleil. Mythologie et idéologie royale au Grand Siècle*, etc.

Tibère enquête en personne car y sont mêlées des grandes familles de Rome. Plusieurs investigations parallèles, passionnelles et politiques, sont menées, brouillées par un texte étrange du meurtrier qui égare les soupçons. Christian Goudineau, qui a renouvelé l'étude de la Gaule au Collège de France (1985-2010)<sup>31</sup>, écrit en 2007 *L'Enquête de Lucius Valerius Priscus*. En 21 après J.-C., sous le règne de Tibère, plusieurs cités de Gaule, dont les Eduens, se révoltent à l'instigation d'un chef énigmatique, Sacrovir. Après la répression, Lucius Valerius Priscus est chargé d'enquêter sur les causes de la révolte. Un manuscrit retrouvé à Alexandrie livre le récit de ses investigations...

Mais le polar romain s'exprime surtout dans les séries de quatre auteurs majeurs. Anne de Leseleuc, actrice devenue historienne et romancière, publie de 1992 à 1997 cinq romans policiers historiques consacrés aux enquêtes de Marcus Aper, célèbre avocat descendant de Vercingétorix. Le premier volume, *Les Vacances de Marcus Aper*, confronte en 74 l'avocat, en vacances chez son ami Quintus Sollem, à deux homicides successifs. Il découvre que les meurtres sont liés à un précieux bijou que possède la maîtresse de Sollem.

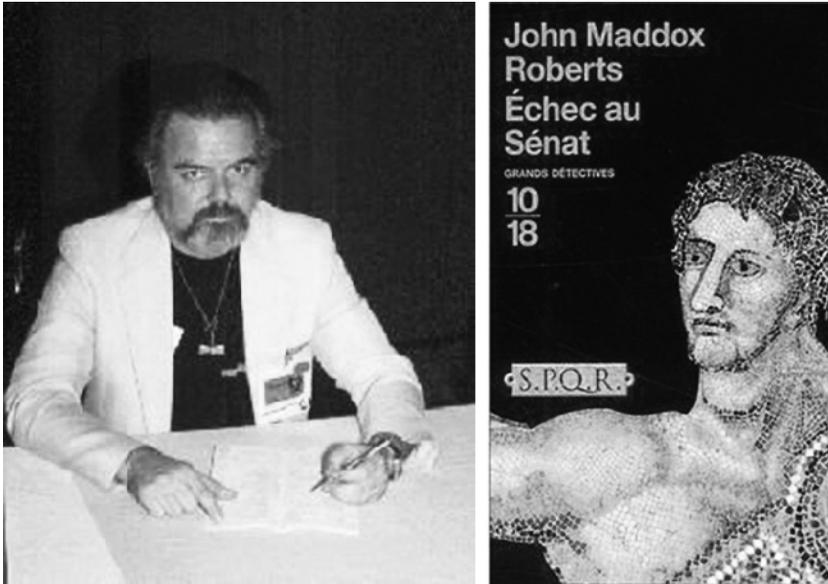
John Maddox Roberts<sup>32</sup> (ill. 3) commence en 1989 la série « *SPQR* » riche de 13 titres dont 5 traduits en français. Decius Caecilius Metellus, contemporain de César dont il a épousé une nièce imaginaire, après avoir été soldat, devient préteur, détective à la commission des Vingt-Six<sup>33</sup> et commandant d'une cohorte de vigiles dans le quartier de Subure. En compagnie de ses dalons, le médecin grec Asklépiodes et le vieux soldat Burrus, il opère parmi les grands, César, Cicéron, Pompée, Crassus. Dans *Echec au Sénat*, il enquête sur le meurtre d'un homme d'affaires d'Antioche, lié à ces personnages influents...

---

<sup>31</sup> Né en 1939. Citons *Bibracte et les Eduens : à la découverte d'un peuple gaulois ; Regard sur la Gaule ; César et la Gaule ; Le Dossier Vercingétorix ; Par Toutatis ! Que reste-t-il de la Gaule ?* etc.

<sup>32</sup> Né en 1947. De 1967 à 1970 il est militaire dans la guerre du Vietnam, puis intègre les forces spéciales américaines. De retour à la vie civile, il devient écrivain. Après la série « *SPQR* », qui se situe dans la Rome antique, il inaugure en 2002, une autre série, « *Hannibal's children* », qui se déroule après la 2<sup>e</sup> guerre punique.

<sup>33</sup> Le vigintisexvirat est, durant la République romaine, un collège de vingt-six magistrats mineurs (*magistratus minores*) répartis en six sous-collèges, dont les *triumviri capitales* ou *triumviri nocturni* chargés de la surveillance des incendies et du maintien de l'ordre la nuit. Devient le vigintivirat sous le Haut-Empire.



Ill. 3 – John Maddox Roberts. *Echec au Sénat* (1990/1993)

Danila Comastri Montanari<sup>34</sup> (ill. 4) inaugure en 1990 les enquêtes du sénateur Publius Aurélius Stadius (I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.), séducteur épicurien qui assiste ses amis impliqués dans des cas délicats, aidé par son esclave l'insolent Castor et par Pomponia, *vié toboz* excentrique. Dans le premier des 18 tomes dont 7 sont traduits, *Mors tua*, le sénateur découvre sa dernière conquête, l'hétaïre Corinna, poignardée chez elle. Pour être innocenté et ne pas devoir se suicider selon la coutume, il lui faut retrouver l'assassin de la courtisane.

<sup>34</sup> Née à Bologne en 1948, après des études de pédagogie et de Sciences politiques, elle enseigne à l'étranger pendant une vingtaine d'années.



Ill. 4 – Danila Comastri Montanari. *Mors tua* (1990/2008)

Le meilleur de ces écrivains est à mes yeux Steven Saylor (ill. 5)<sup>35</sup>. Il rencontre le succès avec *Les Mystères de Rome*, série policière se déroulant à l'époque tardorépublicaine, qui narre les enquêtes de Gordien, un limier plébéien qui devient le familier de Sylla, Cicéron, César, Cléopâtre, etc. Saylor a écrit 13 romans, dont 11 sont traduits. Myriam Kissel a analysé l'an dernier *L'Enigme de Catilina*<sup>36</sup> ; j'avais cité précédemment *Meurtre sur la voie Appia*<sup>37</sup>. Dans le premier volume de la série, *Du Sang sur Rome*, un matin de l'an -80, Gordien est convoqué par un jeune avocat inconnu, Cicéron, dont la première plaidoirie sera la défense de Sextus Roscius (*Pro Roscio Amerino*), accusé de parricide. Gordien accepte de tirer au clair cette affaire équivoque.

<sup>35</sup> Né en 1956, diplômé de l'Université d'Austin en Histoire et littérature antique, il devient journaliste, historien et écrivain.

<sup>36</sup> Myriam Kissel, « Une figure haïe et fascinante : Catilina, histoire et mythe », *Journée de l'Antiquité et des Temps Anciens 2014-2015, Travaux et Documents* n° 48, Université de La Réunion, sept. 2015, dir. C. Couëlle, J.-F. Géraud, M. Kissel, 296 p., p. 159-182. Saylor fait de Gordien et son fils Méto les seuls rescapés de la bataille de Pistoia, exploitant le laconisme de Salluste.

<sup>37</sup> Jean-François Géraud, « Cicéron bafouille », *Journée de l'Antiquité 2007, Travaux et Documents* n° 33, *op. cit.*, p. 55-75. Saylor propose un traitement romanesque du meurtre de Clodius et du procès de Milon.



Ill. 5 – Steven Saylor. *Du sang sur Rome* (1991/1997)

Pourquoi ces auteurs ont-ils adopté l'Antiquité romaine comme cadre de leurs romans ? Certes, leur choix a pu être guidé par l'éditeur qui flaire un marché porteur, un concours littéraire a pu déterminer leur décision, ou simplement les hasards de la vie, comme dans le cas de Frédéric Hoé – après une formation de Lettres classiques – qui, selon son fils Patrick Counillon « a trouvé là de quoi s'amuser, et occuper les longs étés coincé dans la maison de ma grand-mère près de Lyon et le train-train de sa vie professorale »<sup>38</sup>. En réalité, tous ces auteurs sont passionnés d'histoire antique, qu'ils ont pu enseigner (Hoé, Comastri), parfois comme historiens spécialistes (Leseleuc, Saylor). Et pour tous, la fiction policière est prétexte à effectuer des recherches approfondies dans le passé : « Il a passé plusieurs années à se documenter, écrit Patrick Counillon du dernier projet de son père, parce qu'il voulait faire quelque chose de solide, et n'a jamais réussi à finir, faute de temps »<sup>39</sup>.

Pour autant, le polar romain se revendique clairement de l'univers de la fiction. Sans doute cette fiction s'efforce-t-elle à l'authenticité, car le lecteur s'attend à ce qu'elle soit fiable au plan historique ; mais le polar romain peut à l'occasion s'éloigner des réalités historiques pour les besoins de l'intrigue ; d'autant qu'un paratexte généralement joint permet de distinguer la vérité

<sup>38</sup> Patrick Counillon, mail à l'auteur, mars 2016.

<sup>39</sup> *Ibidem*.

historique de la fiction tout en prolongeant le plaisir de la lecture par d'autres aperçus – glossaire de termes de l'époque, repères bio/bibliographiques, recettes de cuisine – à l'occasion brouillant aussi les pistes...

La double clôture de notre imaginaire « classique » qu'opère le polar romain – celle de la résolution de l'énigme et celle de l'accomplissement de l'Histoire – instaure néanmoins un paradoxe : dans une Histoire élucidée par définition, gît une Histoire comme arcane. Ces polars romains expriment certes leur fidélité aux codes et stéréotypes du genre policier, mais la mise en énigme de l'Antiquité romaine fonctionne aussi comme fracture des stéréotypes historiques de type « scolaire » et comme résistance à l'amnésie qui menace la société, par l'expertise d'un « passé qui ne passe pas », selon le mot d'Henry Rousso. Ces auteurs développent cette démarche en trois moments.

Dans un premier temps, en ré-animant – au sens de « redonner une âme, *anima* » – le/au passé romain. Ce passé ne constitue-t-il pas un terreau fertile ? De nombreuses intrigues n'ont pas été dénouées et n'attendent que de nouvelles hypothèses<sup>40</sup>, des faits historiques peuvent par leur actuelle ambiguïté amorcer une fiction policière. Or une affaire criminelle est l'occasion idéale de pénétrer les dessous d'une société, la vie intime des individus, de s'arrêter au petit détail. Ainsi Danila Comastri nous fait-elle accompagner son riche sénateur de sa *domus*, où il déguste les *gustatoria*<sup>41</sup> de l'*archimagirus*<sup>42</sup>, couché sur un *torus*<sup>43</sup> et servi par des *triclinarii*<sup>44</sup>, jusqu'aux mains expertes des *balneatores*<sup>45</sup> du *calidarium*<sup>46</sup> ou du *laconicum*<sup>47</sup>. Avec Gordien, nous parcourons les méandres des ruelles des quartiers malfamés de Rome : la topographie de la Ville acquiert d'un coup la clarté d'un guide, les lieux les moins connus sont décrits avec précision, comme L'Aire du Figuier, de l'Olivier et de la Vigne (*Ficus, Olea, Vitis*)<sup>48</sup>, la *Curia Hostilia*<sup>49</sup>, le

---

<sup>40</sup> La littérature latine fournit des récits qui peuvent servir de point de départ à un « polar ». Un passage de Varron évoque un *aedituus* (gardien de temple) poignardé en plein Forum, par un inconnu qui, dans sa fuite s'écrie : *perperam feci*, « je me suis trompé ». Cicéron cite dans le *De divinatione* l'aventure des deux Arcadiens venus à Mégare, dont l'un rêve que son compatriote l'appelle au secours puis lui demande de venger son assassinat par l'aubergiste qui a dissimulé son corps dans un tombereau de fumier. Cicéron aussi fournit dans le *Pro Roscio Amerino* un cas de « meurtre en chambre close ». Une autre chambre close, chez Pline le Jeune, est la salle de bains fatale à Larcus Macedo, assassiné par ses esclaves qui tentent de maquiller le crime en accident. Tacite évoque des épisodes énigmatiques comme le crime de l'amoureux déçu Octavius Sagitta, etc. Michel Dubuisson, « Polars romains », *Anabases* [En ligne], 2 | 2005, URL : <http://anabases.revues.org/1707>.

<sup>41</sup> Entrées, syn. *gustula*.

<sup>42</sup> Chef des cuisiniers.

<sup>43</sup> Couche, coussins.

<sup>44</sup> Esclaves de table.

<sup>45</sup> Esclaves des bains (masseurs, etc.).

<sup>46</sup> Piscine chaude (aussi *calidarium*).

<sup>47</sup> Etuve.

<sup>48</sup> Sur cet espace carré à ciel ouvert de 4 m de côté jamais pavé, un figuier et un pied de vigne auraient poussé d'eux-mêmes, selon Pline l'Ancien ; on leur ajouta plus tard un olivier afin de faire de l'ombre. L'aire devait également contenir un autel qui fut détruit ou déplacé.

*Comitium*<sup>50</sup>, les Rostres (*Rostra*)<sup>51</sup>, etc. Dès lors, par l'évocation d'une culture matérielle souvent peu documentée dans les ouvrages historiques, les auteurs donnent de la chair à un passé qui paraît d'ordinaire désincarné, impalpable : ils restituent un corps, une parole, des odeurs, des sentiments etc., à ce que l'historien, contraint par son champ et ses méthodes de recherche, n'approche que vaguement, avec précautions et doutes<sup>52</sup>. La guindée et glacée histoire romaine se trouve ainsi soumise à la loi du réel, y compris sous la variété du fait divers, réintroduisant la trivialité dans ce qui paraissait hiératique : la confrontation du présent et du passé révèle qu'il y a déjà dans l'Antiquité romaine toutes sortes de scandales, scandales financiers, scandales de mœurs impliquant les célébrités... Steven Saylor déclare : « Je suis souvent surpris de la façon dont les événements de l'époque de Gordien résonnent avec la nôtre »<sup>53</sup> ; le passé, en effet, « raconte pour dire en quel sens les événements lointains ont une importance actuelle. Le passé nous conditionne, nous harcèle, nous rançonne », renchérit Umberto Eco<sup>54</sup>.

Singulièrement quant à la violence, car « le refoulé criminel et le refoulé historique vont de pair »<sup>55</sup>. Pourtant si, d'une manière très postmoderne, le polar romain suggère que les violences d'aujourd'hui ont existé déjà dans le passé – que le chaos est intemporel et demeure le chaos – la mise en récit fictionné du passé historique gomme, arrondit cette violence, surtout dans le cadre de l'histoire romaine, qui exhibe, dès les petites classes, un type « académique » et

<sup>49</sup> La *Curia Hostilia* qui abritait les réunions du Sénat romain fut édifée selon la tradition sous le règne du roi Tullus Hostilius sur le *Forum Romanum*. Remaniée à plusieurs reprises, entre autres par Sylla qui l'agrandit en 80 av. J.-C. pour accueillir un Sénat étendu à 600 membres, elle est détruite en 52 av. J.-C. dans l'incendie que provoquent les partisans de Clodius en dressant le bûcher funéraire de leur chef assassiné.

<sup>50</sup> Situé à l'extrémité nord du Forum, cet espace à ciel ouvert accueillait les réunions des comices curiates, des comices tributes et du concile plébéien. Puis il ne fut plus utilisé que pour les élections de certains magistrats, et le pouvoir de ces magistrats diminuant, il est progressivement abandonné. Il aurait servi pour les premiers combats de gladiateurs, la forme circulaire de ses gradins ayant peut-être influencé l'architecture des amphithéâtres originaux.

<sup>51</sup> Cette première tribune aux harangues, construite au début de la République sur le *Comitium*, subit plusieurs restaurations dont celle de 338 av. J.-C. qui voit le consul Caius Maenius faire décorer sa façade avec les éperons de bronze (*rostra*) pris aux navires des Volsques dans le port d'Antium lors des guerres latines. En 54 av. J.-C., lors du remaniement du forum, César fait déplacer les Rostres (dénommés alors *Rostra Nova* ou *Rostra Caesaris*).

<sup>52</sup> La romancière Ingrid J. Parker, auteure de la série *Sugawara Akitada*, précise : « Nous ne cherchons pas à enseigner l'histoire. Le premier objectif de la fiction est de distraire. Il peut exister un second objectif : éclairer [...] Cela ne concerne pas les faits historiques (bien qu'il faille les connaître), mais davantage la culture, les mentalités, les manies humaines dans une autre société à une autre époque », citée par Jean-Christophe Sarrot, Laurent Broche, *Le roman policier historique. Histoire et polar : autour d'une rencontre*, *op. cit.*

<sup>53</sup> *Ibidem*.

<sup>54</sup> Umberto Eco, *Apostille au « Nom de la Rose »*, *op. cit.*

<sup>55</sup> Franck Evrard, « Le Roman policier historique », *NRP Lycée – Nouvelle Revue Pédagogique*, sept. 2010, [http://www.nrp-lycee.com/wp-content/blogs.dir/3/files/2010/08/NRPL\\_1009\\_partenariat\\_supplement.pdf](http://www.nrp-lycee.com/wp-content/blogs.dir/3/files/2010/08/NRPL_1009_partenariat_supplement.pdf).

« officiel » de violence. La violence de cette histoire a bien eu lieu : mais si elle est indéniable, elle est aussi neutralisée. Si bien que, de manière paradoxale, le polar romain rassure, d'autant plus que par la série – instaurant ce qu'Umberto Eco appelle la « narrativité de la redondance »<sup>56</sup> – il nous soustrait à la succession chronologique mortifère et nous place dans une temporalité cyclique, qui, par sa répétition, nous apaise.

Dans un second temps, en soumettant la confrontation à l'histoire romaine – qui intéresse l'auteur puis son lecteur – à la loi du jour. Loin de l'histoire méthodique (positiviste) de Leopold von Ranke, Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos, loin de l'École des *Annales*, de cette ancienne et protéiforme obsession de vérité, l'histoire, pense-t-on aujourd'hui, n'est que la représentation du passé, non sa restitution. Pour les auteurs de polars romains, il s'agit de représenter ce passé qui n'est pas tel que nous le pensons, et diffère de l'image léguée par l'école. Par exemple en mettant en scène, en cette période scolairement écrasée par les *Viri Illustres*, une galerie de personnages secondaires, présentés pourtant comme primordiaux, pour l'histoire mais aussi pour l'Histoire : des *losers* comme Domitius Ahenobarbus – qui tenta de contrer César sans avoir « la caisse », fut lâché par Pompée, par les habitants de Corfinium qu'il défendait, et finit « embroché comme un lapin par Marc Antoine à Pharsale »<sup>57</sup> ; de singuliers auxiliaires tel l'esclave Tiron, secrétaire de Cicéron, aussi cultivé que son maître qu'il défend bec et ongles, ou Asklépiodes, l'ami de Decius Metellus, médecin de l'école de gladiateurs, expert en toutes sortes de blessures, etc. Ou des humbles que les historiens connaissent mal faute de source, mais que les romanciers, eux, peuvent faire vivre. Les pauvres, mis en pleine lumière, dans une complexité qui, pour être celle de démunis, n'en est pas moins trouble et subtile... Les esclaves auxquels ils donnent vie : esclaves malheureux comme Forfex, le chevrier rendu gâteux à force de coups, martyrisé par Gnaeus Claudius, ou les femmes saillies par le maître pour accroître son « cheptel » servile ; esclaves « chanceux » : Castor, confident indépendant et mal contrôlable du sénateur Staius, Méto, orphelin adopté par Gordien puis affranchi, bientôt tout à la fois secrétaire et mignon de César<sup>58</sup>. Les femmes, si souvent invisibles en Histoire, dont on dévoile et revalorise le rôle.

On montre comment la misère, la violence, la maladie, la mort font partie du quotidien de ces déshérités. On met fin aux légendes roses ou noires en présentant sous un nouveau maquillage, qui les rend étranges sans les rendre

<sup>56</sup> Umberto Eco, « Innovation et répétition : Entre esthétique moderne et post-moderne », *Daedalus*, « *The moving image* », 1987, vol. 114 n° 4, trad. Marie-Christine Gamberini pour *Réseaux*, vol. 12, n° 68, 1994. « Les théories de la réception », p. 9-26.

<sup>57</sup> Steven Saylor, *Le Triomphe de César*, trad. F. Hélène Prouteau. Paris : 10/18, coll. « Grands Détectives », 2015, 311 p.

<sup>58</sup> « D'ailleurs, pour que personne ne puisse douter le moins du monde que César eut la plus triste réputation de sodomite et d'adultère, Curion le père, dans un de ses discours, l'appelle "le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris" », Suétone, *Vie des douze Césars*, « Jules César », LII, 6.

étrangers, les héros classiques : un Catilina grimé en « insoumis », un Cicéron dont le talent n'est que cautèle, un César rompu au double jeu, un Néron bonasse, des Catulle, Clodius, Clodia réduits au jeu des sexes, tous dressant le tableau d'un monde détraqué qui éclaire aussi celui que nous savons le nôtre.

Dernier temps, en reconfigurant les dynamiques spécifiques de l'histoire romaine : celle de la quête du pouvoir par les *imperatores* de la fin de la république romaine, qui pour Saylor a disparu étouffée sous les richesses et les inégalités, avertissement à la république américaine qui n'a que la moitié de sa durée ; ou celle des « frottements » entre le mode de vie gaulois et romain, par le tableau d'une Gaule en pleine mutation, où le monde celte s'imprègne du mode de vie transalpin dans le cadre du phénomène aujourd'hui mis en débat de la « romanisation ». Ainsi les faits réels inspirent-ils la fiction, tout en favorisant également l'introduction d'hypothèses interprétatives nouvelles.

Il s'agit au final d'une subversion des humanités classiques, qui aborde Rome non par l'étude des œuvres, définitoire de la culture littéraire et élitiste de la bourgeoisie d'antan – culture de l'*exemplum* mariée à celle de l'effort, qui commence avec le difficile apprentissage du latin... – mais par le plaisir du récit historique et la complaisance de l'événementiel traité en actualité. Si l'Histoire s'offre aux clichés<sup>59</sup>, son traitement fictionnel les remet en cause : en lieu et place de discours, de hauts faits, d'exemples vertueux et d'une narration sécurisée, le lecteur rencontre l'aléa d'un mystère, des trahisons, des petites gens, des turlupinades.

Dès lors, l'antiquité romaine n'est pas un choix exotique, où pour un second souffle Rome, sous la plume de l'auteur de « polar », se substituerait à Chicago, Los Angeles, Panama : car l'investigation policière porte ici non sur la périphérie de nos appétences, mais sur la matrice de notre culture. Ce territoire des Humanités, cet âge d'or des livres d'école, n'est finalement pas aussi apaisé ni apaisant qu'il paraît. L'Antiquité rêvée, infantilisée par les traditions scolaires du XIX<sup>e</sup> siècle mâtinées d'un orientalisme très « prout-prout ma chère », celle qui s'est perpétuée dans une iconographie d'Epinal oblitérée, dans les années 50, par la prolifération des péplums, est résolument fracturée. Les auteurs, ayant entrepris de déromancer méthodiquement le passé, l'explorent avec le regard d'aujourd'hui. Ils le font par l'intervention d'un enquêteur atypique, sachant manier les connaissances (l'écriture en particulier), moderne par ses failles existentielles et ses engagements généralement libéraux : Gordien à l'occasion dénonce l'insalubrité et l'insécurité de la Ville, juge légitime l'égalité entre hommes et femmes, défend les défavorisés, exprime une insolite compassion

---

<sup>59</sup> Marion François, « Le stéréotype dans le roman policier », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 17 | 2009, consulté le 28 janvier 2016. URL : <http://narratologie.revues.org/1095> ; DOI : 10.4000/narratologie.1095.

pour les esclaves<sup>60</sup>... La greffe de la subjectivité dans une société et une époque dénuées des notions d'individu et de sujet, relève d'un anachronisme avalisé toutefois par les auteurs et leurs éditeurs. Ainsi l'enquêteur, qui œuvre souvent en marge de l'autorité, apparaît-il comme un « agent du progrès historique », selon Umberto Eco<sup>61</sup>. L'historienne Nicole Loraux a du reste cautionné cette démarche : « Le présent est le plus efficace des moteurs de la pulsion de comprendre [...] et l'analogie permet de donner vie et contenu à des faits qui, à une telle distance, risquent de se réduire à une pure forme »<sup>62</sup>.

Dès lors, un parallèle entre la démarche historique et le polar romain s'établit sous l'angle de ce que Carlo Ginzburg appelle le « paradigme indiciaire »<sup>63</sup> : dans un changement de focale qui fait s'intéresser à des faits singuliers et circonscrits dans le temps, l'historien s'appuie sur des traces qui lui permettent de déchiffrer des réalités, comme l'enquêteur traduit ces traces en indices résolvant progressivement l'énigme. Toutefois, l'enquêteur, héros de fiction, fait pleine lumière sur cette énigme, tandis que l'historien se contente de découvertes partielles, en demi-teintes, transitoires. Leur vision du passé n'est pas la même, pas plus que le statut du/des possible(s) : à la question de savoir si l'on peut tirer des leçons du passé, l'historien répond non. L'auteur de polar romain répond oui.

Bien que les auteurs de polars romains érigent des passerelles entre le présent et le passé, ces récits fictionnels établissent en vérité de l'Histoire leur propre restitution du passé, qui prétend montrer « comment les choses ont vraiment été », selon le mot célèbre de Leopold von Ranke<sup>64</sup> : la plus belle des fictions n'est-elle pas celle qui renferme une vérité dans un mensonge, disait Stephen King ? Le polar romain se présente dès lors comme une écriture du dévoilement, ainsi que l'indique du reste le sous-titre que Steven Saylor donne à sa série, « *Roma sub Rosa* », allusion à la coutume romaine de suspendre une rose au-dessus d'une table de réunion pour indiquer que les participants étaient tenus au secret : ce secret, dévoilé par le romancier, est la vérité historique. En ce sens,

---

<sup>60</sup> A l'accusation d'anachronisme, Saylor répond : « Ma conception de l'histoire est celle de Tolstoï : il existe un noyau éthique dans chaque être humain, à toutes les époques, et nous ne sommes pas si différents les uns des autres à travers le temps et l'espace. D'autant plus que l'histoire est généralement écrite par les vainqueurs, elle raconte la vie des riches et des puissants, et la plupart d'entre eux sont injustes, égoïstes et violents. Les gens simples ressemblent davantage à Gordien », cité par Jean-Christophe Sarrot, Laurent Broche, *Le roman policier historique. Histoire et polar : autour d'une rencontre*, op. cit.

<sup>61</sup> Umberto Eco, *Apostille au « Nom de la Rose »*, op. cit.

<sup>62</sup> Nicole Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain* n° 27, Éditions du Seuil, 1993, p. 23-39.

<sup>63</sup> Carlo Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », dans *Mythes, emblèmes, traces ; morphologie et histoire*. Paris : Flammarion, 1989 (1986), nouvelle édition augmentée, revue par Martin Rueff, Verdier, 2010.

<sup>64</sup> Leopold von Ranke, *Zur Geschichte der germanischen und romanischen Völker*. Leipzig : Dunder et Humblot, 1824.

ce récit des Humanités se donne une légitimité supérieure à celle des Humanités elles-mêmes.

Or la référence à la romanité décline la culture originelle : le passé de la romanité classique agit sur le présent à travers la transformation que l'auteur fait s'opérer chez le lecteur<sup>65</sup>. Sans doute l'histoire renforce-t-elle la dimension réaliste par principe, car elle a eu lieu ; pourtant, son traitement fictionnel introduit une suspicion de trucage de l'Histoire elle-même<sup>66</sup>, et, de ce fait, du réel qui est restitué : l'indétermination vis-à-vis de la démarche scientifique est l'un des « codes d'actualisation » de ces Humanités déclarées obsolètes...

Ainsi, dans ce dépassement, ce dévoilement, cette dialectique du vrai et du faux, le polar romain propose-t-il un rapport modernisé aux humanités qui les approprie à l'homme du 21<sup>e</sup> siècle, car cet homme, comme dit Nietzsche, « danse sur et par-dessus toute chose »<sup>67</sup>.

---

<sup>65</sup> « Lire un récit signifie jouer à un jeu par lequel on apprend à donner du sens à l'immensité des choses qui se sont produites, se produisent ou se produiront dans le monde réel », Umberto Eco, *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*. Paris : Grasset, 1996, 192 p.

<sup>66</sup> Mary Telus, « Le polar a souvent été un mort qui se porte bien », *Polars* (2005) ; <http://ecrits.vains.com/polars/telus01.htm>.

<sup>67</sup> Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathustra*. 3<sup>e</sup> partie. « Le Convalescent ». 2. Selon une belle traduction attribuée à Maurice Blanchot.